

LES POSITIVISTES...

Les adversaires du *Courrier français* et notamment *l'Opinion nationale*, ont cru nous adresser une bien grosse injure et faire grand tort à la politique que nous défendons, en nous appelant *positivistes*.

Il est vrai, nous sommes positivistes, mais nous ne sommes point romantiques, encore moins romanesques en politique. Nous cherchons les vues exactes, les idées saines et justes, les résultats positifs; persuadés que si la liberté s'est fondée en Angleterre, en Suisse, en Amérique, sur le bon sens, le jugement, la raison, elle ne peut se fonder en France sur le sentiment, la déclamation, les idées fausses.

La politique n'a pas pour objet d'offrir de grands spectacles, de donner des émotions fortes à ceux qui les recherchent et les aiment. Elle ne doit être en aucune façon, l'auxiliaire du roman ou du théâtre; elle a pour mission de veiller sur les intérêts des hommes, non de satisfaire leur imagination.

La politique, c'est la science des affaires appliquée au gouvernement des sociétés, rien de plus. Que ceux que tourmentent les désirs secrets d'une imagination exigeante ou mal satisfaire s'éloignent donc de la politique; ce n'est point là leur domaine. Qu'ils se réfugient dans l'art et dans la poésie. Peut-être trouveront-ils sur les mystiques sommets de l'idéal, là où la pensée se confond avec le nuage, la satisfaction qu'ils cherchaient et que la politique est impuissante à leur offrir.

La génération qui nous a précédée avait introduit précisément dans la politique la recherche de l'idéal. Elle voulait dans nos affaires extérieures ce quelle appelait de la grandeur; c'est-à-dire de grande victoires ou de grands revers subis, du bruit, de l'éclat, de la fumée, de la gloire; et elle prouvait ainsi combien ses aspirations étaient en réalité peu démocratiques, car rien ne se prête moins aux combinaisons des chercheurs d'idéal qui ces graves questions de salaire, d'association, de crédit et d'instruction populaire, qui devrait être le premier souci des gouvernements démocratiques.

Moins favorisée par le sort que sa devancière et placée tout d'abord en face d'une réalité plus sévère, la génération actuelle à dû s'appliquer de bonne heure à veiller sur ses pensées, à borner l'essor de son imagination, à sacrifier l'idéal au réel.

A peine arrivée à la vie politique, elle se heurtait à des difficultés de toute nature, il lui fallait d'abord s'arracher à l'indifférence politique dont le spectacle contagieux lui était offert de toutes parts, s'arracher aussi aux complicités, aux compromis, aux équivoques de toutes espèces; il lui fallait enfin trouver et asseoir en dehors de toute tradition, sa foi et ses convictions politiques.

Ce devoir accompli, elle chercha autour d'elle ces libertés, conquêtes précieuses de quarante ans de lutte, dont la génération précédente avait reçu le dépôt sacré; elle les chercha, et ne les trouva plus. Cette part de son patrimoine avait été dissipée, et il lui fallait, il lui faut encore tous les jours par ses efforts personnels, entreprendre de la reconquérir.

Telles sont les épreuves, les devoirs qui ont accueilli tout d'abord la génération nouvelle et donné à son esprit la tournure particulière qu'on lui reproche aujourd'hui.

Après tant de difficultés, il ne lui restait plus qu'à rencontrer l'hostilité secrète de la génération précédente. Celle-ci déçue, trompée dans ses espérances, assiste avec défaveur, - on ne saurait se le dissimuler, - aux efforts tentés pour réparer ses fautes et cherche, en rabaissant par avance leur résultat, à justifier son propre insuccès; *quasi semet absolveret*, a dit Tacite, dans une situation semblable, comme si c'était s'absoudre que de nous accuser.

(*) Comme s'il s'absolvait. (Note A.M.)

Quoi qu'il en soit l'avenir prononcera entre les deux générations, et dira qui a le mieux mérité, de celle qui n'a puisée qu'en elle-même le désir honnête de réparer par l'étude positive des faits, des lois, des idées, et par leur application rationnelle, des fautes qu'elle n'avait point commises; ou de celle qui, placée dans des conditions bien autrement favorables, n'a su que donner le jour qu'au romantisme, perdre la liberté en France, donner enfin au terme de sa carrière le spectacle des compromis parlementaires, des alliances honteuses, du bavardage et de l'impuissance et n'avoir que la complicité pour attitude et l'allusion pour courage.

Louis JOLY.
